

DES ÉTRANGERS PAS DES HOMMES : UN ALLER À SAMOS.



A L'ÉQUIPE D'AVOCATS SANS FRONTIÈRES FRANCE,
AUX DEMANDEURS D'ASILE,
A L'ESPOIR.

VOYAGE :

- 
1. ETRANGER AU DÉPART.
 2. UN TAXI POUR VATHY.
 3. ARRIVÉE SANS FRONTIÈRES.
 4. PREMIER ENTRETIEN.
 5. LA MER PREND L'HOMME.
 6. PROXIMITÉ DISTANTE.
 7. SUICIDE D'ESPOIR.
 8. UN MERCI PARTICULIER.
 9. FAUSSE COUCHE DE SOINS.
 10. UN PARC SANS PRINCES.
 11. VIE EN OTAGE.
 12. NI ENCRE NI PAPIER.
 13. IMPOLITESSE DU CŒUR.
 14. SIMPLE PARTAGE.
 15. INEFFAÇABLE MISÈRE.
 16. AMOUR INTERDIT.
 17. RETOUR À L'ÉCOLE.
 18. EAU BÉNIE.
 19. VIES CROISÉES.
 20. TÉMOIN RÉVOLTÉ.
 21. ENTREVUE.

1. Étranger au départ.

Combien de fois avais-je croisé la route de l'étranger sans y faire attention ? Combien de fois avais-je été indifférent à l'inconnu pavé au trottoir, à celui qui trouve refuge dans une bouche de métro, au bal des tentes dans la rue ?

Trop souvent il faut bien l'avouer, je n'ai pas eu le courage de regarder cette détresse en face. Car ce tableau de misère insupporte le regard. Il peint la pauvreté d'un égoïsme individuel proné par une société dont la fadeur capitalise les richesses au profit d'une minorité et déshumanise la majorité.

Samos. Un petit bout d'insularité grecque qui depuis 2015 est en première ligne pour accueillir ceux qui ont dû abandonner leur vie, leur famille, leurs amis, leur pays dans l'espoir d'une vie meilleure en Europe, loin des persécutions. Samos, est laissée à elle-même pour faire face aux nombreuses arrivées.

Un petit bout d'Europe qui s'est transformé en une prison à ciel ouvert depuis l'accord temporaire avec la Turquie. La loi grecque impose aux migrants une restriction géographique. Ils ne peuvent quitter l'île le temps du traitement de leur demande d'asile.

Un petit bout de terre où face à des conditions de vies inhumaines et dégradantes, une équipe de juristes, d'avocats, et de bénévoles fait front pour tenter de rétablir un peu de dignité et de droits à tous ses exilés oubliés des droits de l'Homme, délaissés d'humanité, traités comme des sous hommes¹ au sein de l'Union Européenne, 2e puissance économique mondiale² au 21e siècle.

Le départ me prend. Je ne sais pas si le départ me prend par culpabilité et emporte ma conscience pour me racheter d'être né où je suis né. Ou si c'est la curiosité de la découverte un peu plus profonde du sens du mot humanité qui me porte vers l'île de Samos.



¹ Voir le rapport "No End in Sight" : <http://avocatssansfrontieres-france.org/web/fr/41-actualites.php?news=1276#XYDjmygzbIU>

² <https://www.touteurope.eu/actualite/l-economie-europeenne-et-l-euro.html>

2.

Un taxi pour Vathy.

Je prends un taxi pour me rendre du petit Aéroport de Samos au tarmac de l'aventure qui m'attend au « legal center » proche du camp de réfugiés de la capitale de l'île : Vathy.

Le paysage qui défile est parsemé d'oliviers, de couleurs ocres sèches, de ruines de bâtisses et de temples antiques. Les odeurs des jasmins, des citronniers, des figuiers, se mêlent à l'iode de la mer pour vous caresser le nez d'un doux parfum.

La mer Egée toise les bordures de l'île d'un bleu turquoise limpide et l'on pourrait presque voir, de la route, les poissons qui y nagent. Sur la route surplombant la baie, un tag titre ce tableau aux couleurs pastelles d'une autre teinte « Vathy Killers go out ».

Le taxi m'interpelle avec son accent chantant « first time here in Samos ». J'explique la raison de ma venue : je viens comme bénévole pour l'association Avocats sans frontières France afin d'aider les personnes dans leur procédure d'asile.

Un silence d'une seconde semblant éternelle, lourd témoin d'un malaise, s'ébruite puis disparaît au fil de notre discussion. A cet instant j'ai senti au travers des lunettes du chauffeur, que la situation extraordinaire de la présence du camp maintient l'île dans une tension palpable.

Nous passons devant le camp. La police installée là joue aux cartes autour d'une table au pied de son camion grillagé. Puis nous traversons la rue Kanarii. Une rue d'une ville dans sa quiétude habituelle.

Un marché au parvis de l'église avec des petits camions charriant des légumes remplis de soleil, des enfants qui courrent sur la place, un vieil homme qui prend son café froid à l'ombre d'une terrasse.



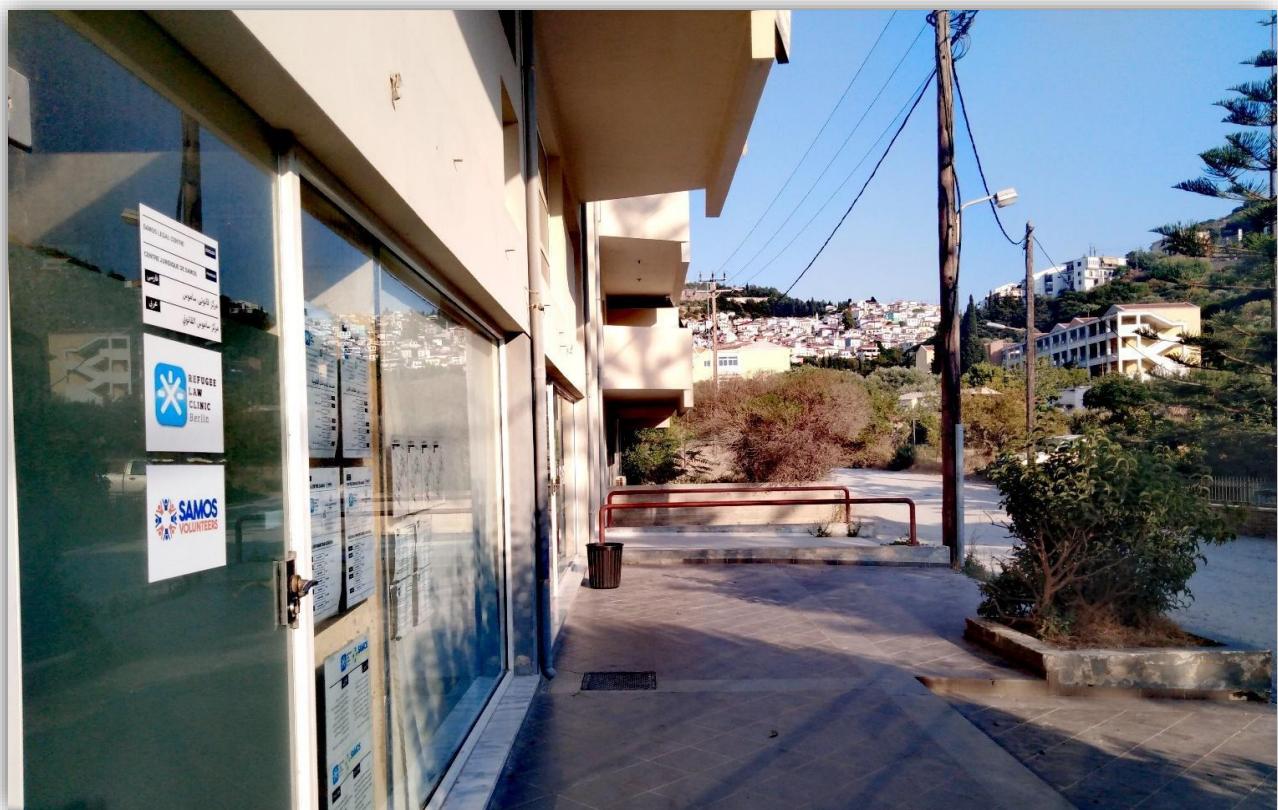
3. Arrivée sans frontières.

J'arrive proche du centre d'aide juridique où « Refugee Law Clinic Berlin » et « Avocats Sans Frontières France » partagent ce local pour aider les demandeurs d'asile. Devant le centre, à peine arrivé, les frontières s'effacent sur le carrelage brûlant du trottoir.

De nombreuses personnes de tous horizons attendent leur tour sous le soleil frappant, entre le bureau d'aide juridique et l'association d'aide médicale. On voit tous les âges qui se confondent sur le macadam. Les visages croisés sont pour la plupart tirés par la fatigue, la lassitude, les vêtements trop grands ou trop petits, salis par un quotidien difficile.

L'endroit est simple, un canapé, une table basse, une machine à café, une imprimante, et trois bureaux en bas. A l'étage une petite salle et un bureau. Le strict nécessaire occupe l'espace. Il se dégage de ce lieu brut et cosy, une chaleur accueillante pour celui qui pousse la porte et vient trouver refuge dans quelques conseils.

À peine sorti de l'aéroport, me voici là, assis dans ce canapé avec ces exilés qui attendent patiemment avant d'être reçus.



4. Premier entretien.

Quelques minutes après avoir bazaré mon sac, le sourire de la responsable du programme d'Avocats Sans Frontières France, Domitille Nicolet, me jetait dans le grand bain de ma mission : « j'ai un rendez-vous. Tu veux venir pour voir comment ça se passe ? »

Je ne le sais pas encore, mais ce premier entretien restera à jamais marqué dans ma mémoire.

Un homme élancé et son traducteur plus petit et fort entrent dans le bureau. Son regard respire une gentillesse réservée peignant les contours d'une sensibilité palpable. Petit à petit, entre les sourires générés par ses maux, au fil des questions nous découvrons son histoire à la commissure de ses lèvres.



Je viens de passer deux heures avec ce couturier qui a subi la détention arbitraire, la violence, les abus sexuels, et s'est enfui d'un camp en creusant la terre à mains nues pour échapper à une mort certaine. Cette histoire brièvement contée ne sera pas le seul récit qui trouvera une oreille attentive au sein du petit bureau.

En repartant, son traducteur vivant lui aussi au camp, demande si la responsable peut l'aider pour accélérer le rendez-vous du psychologue qui se fait attendre depuis de nombreux mois. Cela fait 14 mois qu'il est là. « Je suis convaincu que vous pouvez y faire quelque chose » lui dit-il. Désarmé face à la longueur des procédures et au manque de moyens patents, rien n'est à y faire si ce n'est d'attendre. Seules deux oreilles d'un seul psychologue sont présentes pour les milliers d'histoires et blessures réunies à Samos.

Je me souviendrai toujours de ces yeux mouillés qui se posent sur vous. Ce souvenir de la réalité qui s'imprime durement sur ce visage déjà trop marqué par l'attente interminable d'une vie meilleure qui ne vient pas.

5.

La mer prend l'homme.

Nous sommes jeudi 15 août. Comme en France, c'est un jour férié pour célébrer l'**Assomption**, l'équipe en profite pour prendre un souffle bien mérité dans une semaine chargée.

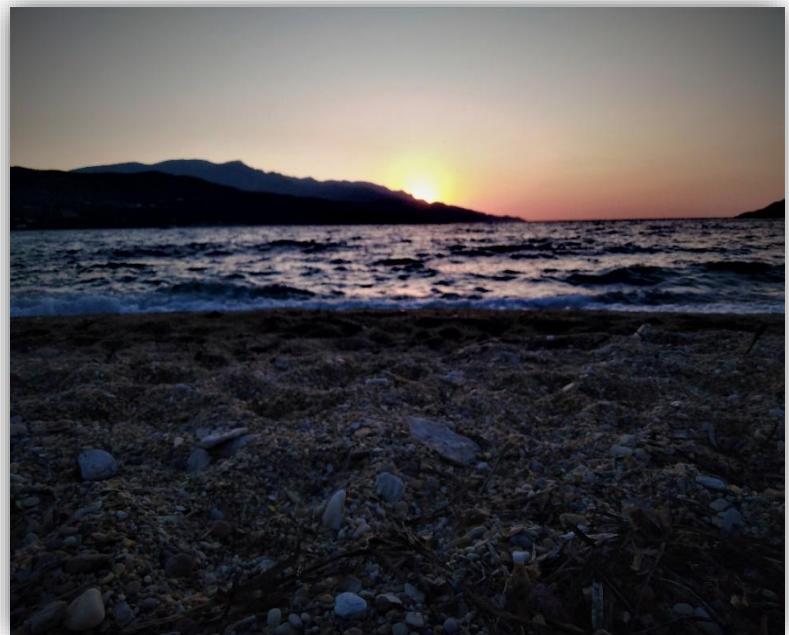
Elle trouve son repos sur une de ces criques magnifiques qui bordent l'île, là où se joignent la terre et la mer. On y voit la Turquie. Elle est si proche qu'on pourrait presque effleurer ses montagnes du bout des doigts. Et pourtant la Grèce est si loin pour ceux qui ont choisi de prendre le risque de la traverser à bord de bateaux de fortunes.

Lors des traversées sur ces bateaux gonflables, ils sont laissés seuls par les passeurs pour se diriger en mer. Beaucoup se perdent jusqu'à la pénurie d'essence, souvent le bateau prend l'eau et coule. S'ils ont la chance d'être dans les eaux grecques, ils seront amenés par les garde-côtes grecs ou européens (Frontex) sur une terre promise d'illusions.

Dans les eaux turques, ils seront pêchés et ramenés au départ, en passant pour la plupart, par la case prison, sans motifs, sans avocat, et ils subiront très certainement des violences avant d'être invités à quitter rapidement le pays.

Ce lieu nous amène à porter un regard différent sur la mer. Cette mer qui couve tant de drames dans les tréfonds du royaume de Poséidon. Le clapot des vagues berce avec une fausse douceur vos tympans d'une tragédie européenne sans nom.

Cela me rappelle que depuis les années 2000 plus de 22 000 migrants seraient morts en tentant de traverser la Méditerranée³ pour rejoindre l'Europe. En 2018, près de 2 260 personnes ont péri. La voie maritime méditerranéenne est la plus meurtrière au monde pour les migrants.



³ https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2015/04/20/en-2015-un-migrant-meurt-toutes-les-deux-heures-en-moyenne-en-mediterranee_4619379_4355770.html

Je m'interroge, y-a-t-il des corps au fond de cette mer ? Cette pensée vient contraster la douceur et la beauté du paysage. Ce bateau a-t-il croisé, au large, des âmes à la dérive ? Je ne peux imaginer cette douceur responsable de drames quotidiens. En est-elle vraiment responsable au fond ? Elle est si belle, si majestueuse, donnant tant d'amour à ces enfants.

Au retour de la plage, nous croisons l'un de nos « clients » demandeur d'asile. Il revient du travail. Un petit boulot inattendu et cynique. Mathilde Albert, juriste de l'équipe m'explique que certains commerçants proches du rivage paient des migrants pour chasser les autres migrants des plages. Les plaisirs de la serviette posée sur le sable ne sont pas pour tous. Les migrants ne sont pas bienvenus sur la plage. On ne veut pas les voir. Seuls les touristes ou les grecs sont dignes d'y accéder.

Persona non grata sur la terre ferme au camp, persona non grata sur le sable, seule la mer prend l'homme. A croire que la mer n'a le droit d'accueillir que la mort et non l'amour, que les pleurs, et non les rires des enfants.

6. **Proximité distante.**

Je viens de finir une journée complète riche en émotions. J'écris ces quelques lignes dans la quiétude du centre désormais vide de tous ses occupants d'infortune.

Je m'étonne déjà de la distance relative que je prends face aux histoires et aux personnes rencontrées au fil des entretiens, malgré une proximité inévitable. Cette distance nécessaire pour garder toute lucidité. Cette distance nécessaire pour garder les forces dont j'ai encore grand besoin pour les semaines à venir.

Je me sens comme une éponge qui absorbe le torrent des émotions qui coulent autour de moi. Comme le nageur, je reste à la surface, sans résister, et je me laisse porter par le courant.

Je me demande comment fait l'équipe pour ne pas se laisser submerger.

Parfois on a pleuré en rentrant du centre ou du camp me disent elles sans honte. Car parfois toutes ces histoires sont trop lourdes à porter. Car parfois face à cette immensité de besoins, devant les nombreuses difficultés on se sent démunie.s. Alors on pleure un bon coup et on relève la tête pour continuer. Malgré ce vent qui fait plier, depuis le mois de janvier l'équipe ne rompt pas et tient le cap.



7.

Suicide d'espoir.

Ce matin une entrevue avec un jeune homme de 19 ans. Il a tenté de se suicider deux fois depuis qu'il est au camp. Les conditions sont si atroces que dans la dépression, beaucoup voient la mort comme seule porte de sortie de ce camp de sous-hommes.

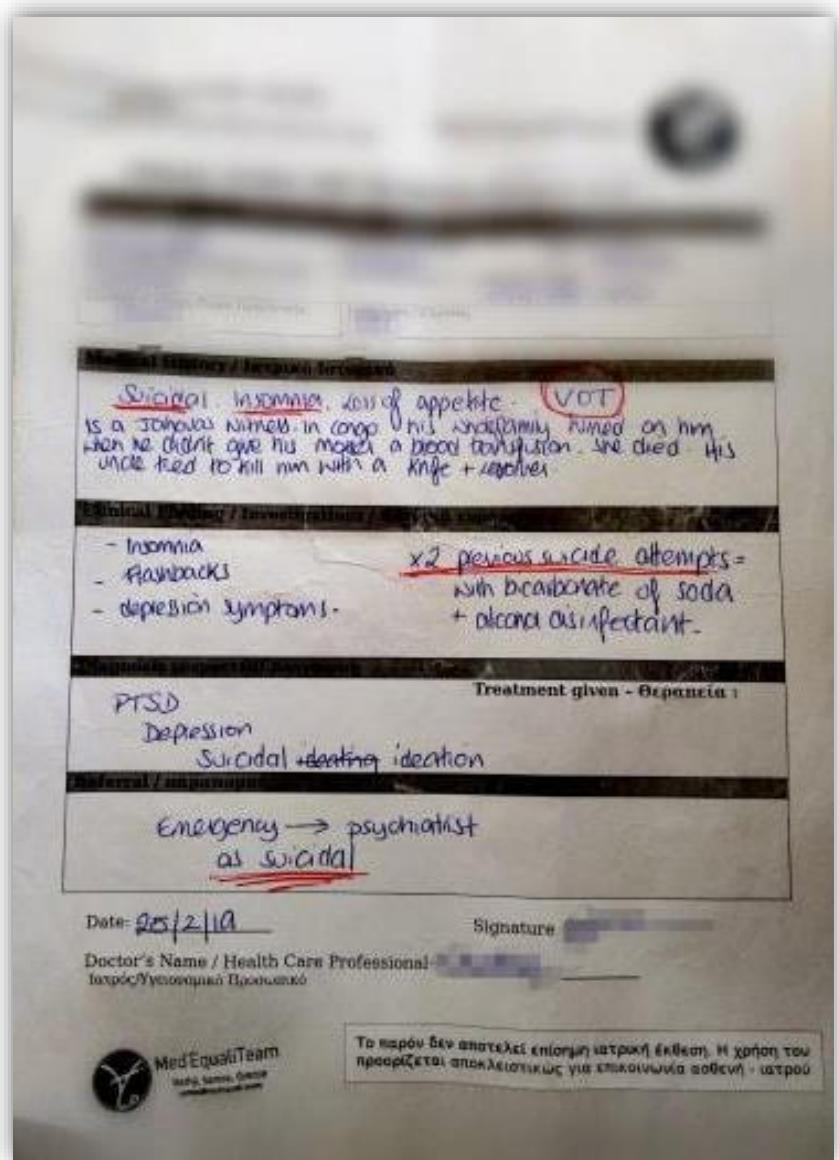
Alexandra Batsila, l'avocate grecque m'explique que pour se voir lever la restriction géographique et quitter cette île d'Elbe, certains n'hésitent plus à tenter de se donner la mort. L'espoir pousse au plus grand acte de désespoir.

Equation funeste vers une félicité incertaine. Car quitter l'île ne leur permettra pas des conditions meilleures sur le continent. Ils seront toujours seuls.

La prison à ciel ouvert bâtie par les conséquences de l'accord extraordinaire et temporaire entre l'Union Européenne et la Turquie scelle définitivement le suicide dans l'ordinaire à Samos.

« Aidez-moi, je vais mourir ici. » « Je vais me tuer, je n'en peux plus. » Au cours de ce mois, je n'ai pas compté le nombre de messages de cris d'appels à l'aide, d'envie suicidaire, de désespoir reçus sur le numéro d'Avocats Sans Frontières France.

Ici à Samos, le suicide c'est l'espoir.



8.

Un merci particulier.

C'est le dernier jour de la semaine et nous devons nettoyer le local que loue l'association. Tout le monde s'active. Une scène attendri le regard. Un jeune qui vient souvent trouver un peu de calme, de sécurité et de quiétude est là. Au camp, il se fait violer régulièrement, on abuse de sa jeunesse fébrile. Il joue silencieusement sur son portable assis dans un coin.

Il insiste pour laver avec nous. Il veut aider lui aussi à la tâche. Il commence par laver quelques tasses, puis les toilettes. Il ne veut pas lâcher la serpillière qu'il passe dans ces toilettes. Il veut que ce soit bien propre. Il ne veut pas partir tant qu'il n'a pas fini. Sa générosité spontanée est touchante.

Il vient d'obtenir son attestation de reconnaissance de minorité. Il n'est pas accompagné. Cette décision changera totalement la procédure pour lui. C'était sa manière particulière à lui de dire merci à la main qu'on lui avait tendue pour l'aider à reconnaître sa minorité.

J'ai eu honte de le voir passer la serpillière dans les toilettes. Cette serpillière j'aurais voulu la passer mille fois à sa place pour gommer ces tâches d'inhumanité dont la politique menée ici par nos pays est pour partie l'orfèvre.



9.

Fausse couche d'accès aux soins.

Ce matin je finis de faussement m'accommorder aux intolérables odyssées des Ulysses échoués sur l'île de Samos. Un couple se présente. La femme a fait une fausse couche au camp après deux mois et demi de grossesse. Prise de douleur, d'un coup elle s'est mise à saigner et s'évanouir au milieu des tentes dans la jungle, la "brousse" comme ils l'appellent. Elle a été hospitalisée d'urgence.

Sous une tente de fortune, les serpents et les rats qui s'invitent dans la couche, l'insalubrité, la crasse, les déchets, les quatre infirmières pour plusieurs milliers de personnes sur le camp, n'ont peut-être pas aidé à la survie d'une vie naissante. Même la vie n'a pas le droit de survivre ici.

Son cas n'est pas isolé, il y a plusieurs femmes enceintes sur le camp, certaines ne sont pas traitées, les fausses couches sont fréquentes ici. Une autre a même accouché sur ce camp. Ce camp, une insulte d'inhumanité à la venue d'un nouveau-né.

C'est une réalité peu soigneuse des personnes ici. Pour un rendez-vous médical, il faut attendre plusieurs mois, faire la queue pendant plusieurs jours, dormir dehors, parfois en venir aux mains, se battre pour sa place, sans avoir l'assurance de voir le médecin.

Quant à l'examen médical au début de la procédure qui a notamment pour but de voir qui pourrait être considéré comme une personne vulnérable, il se passe avec 10, 15 autres personnes dans une salle de 10 mètres carrés. Tout le monde est placé en rond, se faisant face. Pour le secret médical, pour l'écoute attentive du patient, il faudra repasser. Pour le moment seules quelques courtes minutes dans un partage forcé avec les autres occupants de la pièce leurs sont offerts. Allez confier sans honte dans cette salle, votre viol, votre torture, votre excision, votre cancer, votre VIH. Beaucoup ne trouvent pas la force de dire.



10. Un parc sans princes.

Mais la joie trouve toujours un moyen de s'inviter à table, même à la plus vide, pour remplir une assiette et la partager entre les convives. Ce samedi, nous oublierons les procédures, les entretiens, les appels. Nous ne serons plus juristes et avocats. Nous serons ensemble sur ce terrain de foot nu de pierres et de poussières qui se trouve à la sortie du camp. Ce sera notre parc des princes sans princes, sans herbe, sans cages...

Afghans, Syriens, Congolais, Guinéens, Togolais, Soudanais, Kurdes, Palestiniens, Somaliens, Yéménites, Erythréens, Français, Grecs, Allemands, Belges, Italiens... Nous jouerons ensemble. Plus riches par notre diversité nous serons les rois du stade. J'ai hâte de délester mes pieds de la saveur de ce moment.

Ousman 21 ans, taillé comme dans un marbre antique grec, habitant de la jungle, était un jeune joueur de foot prometteur dans son pays. Tous les jours, il organise des entraînements le matin et le soir. Nous organisons avec son aide ces matchs bien plus beaux que la coupe d'un monde qui s'affronte. Ce week-end seule la fraternité entre nationalités se confronte.

Un stylo, une feuille, quelques chasubles, un ballon et la spontanéité simple d'une idée. C'est marrant de voir avec quel sérieux il organise l'événement.

Partant avec les feuilles encore vides des équipes il se charge de trouver des joueurs de toutes les communautés « oui oui je vais trouver des bons joueurs de foot et un arbitre, ça ne pose pas de problème » nous dit-il.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu l'impatience d'un samedi après-midi de foot. Ça me rappelle les samedis après-midis passés sous le canier bétonné du stade où on enchaînait les matchs avec mes amis.



11. Vie en otage.

Ce vendredi achève cette première semaine. Entre les rendez-vous, les meetings, la gestion des appels et des messages, les allers-retours au camp en interview, au service d'asile, au commissariat, au tribunal chaque membre de l'équipe s'affaire dans un fourmillement millimétré.

Les journées sont bien remplies, chaque jour apportant sa richesse au cœur et à l'esprit. L'intensité de la profusion journalière fait passer la semaine comme si un mois, une saison, une vie entière s'était écoulée.

Ces quelques lignes ne seront que le témoin superficiel de ce qui reste de tous ces moments, de ces paroles envolées, des trésors et des leçons délivrés.

Dans la matinée, un de nos clients afghans vient nous dire que les autorités du service d'asile grec refusent de lui délivrer la transcription de son « interview ».

Cette interview c'est leur moment. C'est leur seule chance de pouvoir raconter, expliquer, exprimer, l'histoire qui les a menés à fuir leur pays, prendre la route de l'espérance vers la destination d'une nouvelle vie.



La date se fait souvent attendre, trop attendre. Sur la carte de certains il est imprimé une date en 2022 tant les services sont dépassés par les arrivées. Il faut savoir que les moyens sont adaptés ici. Un mi-temps pour s'occuper d'enregistrer plusieurs milliers de personnes, c'est largement suffisant. Bientôt ils n'auront même plus de papiers pour faire la carte des personnes.

« Je remercie ce pays de me donner la sûreté, je me sens à l'abri, mais ça fait presque 8 mois que je suis là, ma date est en 2021. Je veux tout lui donner, mais j'ai l'impression qu'il ne veut pas de moi. Comment veux-tu que je garde espoir quand je ne sais même pas s'il m'acceptera. Comment veux-tu vivre en attendant » me dit Karam un jeune palestinien, ami d'un soir sur la plage sous un ciel étoilé.

Paroles transparentes de l'incertitude, de la longueur des procédures, des moyens insatisfaisants et des conditions inhumaines du camp qui prennent en otage la vie d'un jeune homme brillant. Pour échapper à la souffrance on se réfugie dans l'avenir. Mais où pouvait-il se réfugier sans avenir ?

Les seuls mots que j'ai pu dire à Karam ce soir-là, c'était de ne pas renoncer, de trouver quoi faire du temps imparti, de profiter de cette attente pour construire les bases solides d'une nouvelle vie, d'apprendre le grec, de rester fixer sur son objectif... Facile à dire pour moi qui ne retournerais pas au camp ce soir, dormir dans cette tente...

Je me demande si à sa place, je trouverais encore l'inspiration, je saurais encore conjuguer le verbe croire, je ferais face sans plier, je déplacerais d'une force surhumaine ces doutes qui empêchent de rêver. Oui il faut être un roc de la plus dure pierre pour ne pas être brisé par toute ces épreuves.

Mais je souhaitais profondément qu'il se donne les meilleures chances d'accéder au bonheur auquel a droit tout être humain, qu'il obtienne la protection internationale pour à nouveau s'enraciner. Alors difficile pour moi de ne pas lui dire cela.

C'était une obligation de lui dire qu'il ne faut jamais désespérer. Aussi éphémère notre amitié fût-elle, je voulais qu'elle s'oblige à l'espoir.

12.

Ni encre ni papier.

Je demande à Fotini Pavlopoulou, l'avocate grecque, pourquoi le service d'asile refuse de délivrer la transcription de l'interview à ceux qui l'ont passé car c'est un droit inscrit dans la loi. C'est alors qu'elle me lance d'un air quelques peu désabusé et malicieux « devines pourquoi ? »

Parce qu'ils ne font pas confiance aux personnes ? « Non ». Parce qu'ils ont peur qu'ils le perdent ? « Non ». Parce qu'ils ne font pas la transcription ? « Non ». Hmm... eux je ne sais pas. Ah si, parce qu'ils n'ont pas de papiers pour les imprimer ? « Yes you get it » me lança-t-elle. »

« Le mois dernier c'était parce qu'ils n'avaient pas d'encre ! » Nos rires jaunes impriment un court instant le bureau de l'encre piteux de la situation. Cependant le service donne aux avocats la version dématérialisée sur CD.

Résumons. Vous passez un entretien déterminant le reste de votre avenir. Sur la base de cet entretien, le pays jugera s'il est bon de vous accorder la protection internationale ou de renvoyer votre futur à plus tard. Tous vos mots enregistrés, traduits puis retranscrits sont la possible assurance d'une autre vie.

Vous voulez vous assurer que tout a bien été traduit ? Désolé nous n'avons pas d'encre. Vous souhaitez vérifier que vos propos n'ont pas été mal retranscrits ? Désolé nous n'avons pas de papier. Vous n'avez pas de PC ? C'est pourtant bien connu les Macintosh sont présents sous toutes les tentes. Vous n'avez pas l'aide d'un avocat ?

Désolé mais nous sommes en rupture, ni papier, ni encre pour vos droits.

13. **Impolitesse du cœur.**

Cette après-midi c'est le dernier jour de la semaine. Les rendez-vous avec les clients ce sont enchaînés. J'ai eu la chance de visiter beaucoup de pays, d'entendre beaucoup d'histoires, de voyager sans décoller de ma chaise.

Mais j'ai entendu beaucoup trop de violences, de tortures, de persécutions, de discriminations, de viols, de morts... Le cœur commet parfois l'impolitesse de se laisser prendre par l'émotion sans prévenir.

Il était 14h00, il entra discrètement dans le bureau comme s'il voulait ne pas prendre trop de place. Après avoir présenté l'association et un résumé de la procédure, je l'invitais à ouvrir le livre de son histoire au chevet de notre confidence.

Les premières pages tournèrent sans encombre le chapitre d'une vie de jeune étudiant, fils d'un père investi en politique, heureux aîné d'un frère. Mais ce bonheur s'arrêta à son regard glacant le vide de la pièce. Sur le continent du berceau de l'humanité, votre vie peut vite basculer quand votre père s'oppose au parti au pouvoir.

Le froid emplit l'espace sidéral de la pièce d'une chaleur morbide. Il accouchait d'une phrase puis s'arrêtait de douleur en baissant les yeux dans les horreurs du parterre de ses souvenirs. Puis ces yeux se sont noyés dans un océan de tristesse. La marée de ses larmes descendit le long de ses joues d'ébène.

Il avait 23 ans. Après des manifestations politiques contre le pouvoir en place, des soldats sont venus frapper à sa maison tard le soir. Son père s'était caché, son petit frère aussi. Quand ils ont défoncé la porte, Junior a subi les coups et la violence des soldats qui étaient venus chercher son père. Quand ils ont commencé à arracher les vêtements de sa mère, il s'est interposé courageusement. Mais ils étaient trop. Il a dû dire où se cachait son père.

Son père a été battu à mort sous ses yeux. Sa mère a été violée devant lui avant qu'il ne subisse le même sort. Junior a perdu connaissance. Quand il s'est réveillé, son père poignardé baignait dans une mare de sang. Sa mère nue et ensanglantée ne donnait plus signe de vie. Il est parti chercher son petit frère caché pour fuir avec lui son pays.

Il a passé plus d'un mois dans le conteneur d'un bateau qui accosta dans un pays où la langue que parlaient tous ces inconnus, lui était inconnue. Cette traversée dans ce container de super tanker a laissé pour mort son petit frère d'une maladie.

Mon cœur s'est arraché. Je n'ai pas pu devant lui. J'ai demandé à la responsable du programme de venir me remplacer quelques secondes avant qu'il ne soit trop tard. Je suis sorti pour ne pas m'effondrer devant lui. Comme le bureau donne sur un autre, je n'ai pas pu me cacher des autres pour pleurer. Après avoir séché l'impolitesse de mes émotions je suis rentré dans le bureau pour reprendre l'entretien feignant la solidité pour l'aider à avancer.

Je n'aurais jamais cru craquer sous le poids de leurs maux.

14. Simple partage.

Nous nous retrouvons sous la chaleur écrasante du soleil. Il est 16h30 et toutes les équipes se réunissent sur le terrain.

Ousman, notre footballeur demandeur d'asile, a tenu sa promesse. Le terrain est rempli de joueurs et beaucoup sont venus assister au spectacle. La poussière se laisse fouler par ceux qui s'échauffent.

Le foot est une affaire sérieuse au camp. Des coupes du monde se jouent continuellement sur le terrain. **Samedi prochain, c'est Sierra Leone - Somalie** nous explique un spectateur.

La scène joue un paysage surprenant. Au premier plan on voit les équipes qui s'affrontent sur cette pelouse de cailloux, dont les limites sont les grillages défoncés, les buts sont faits de broc en bois et sautent au premier tir un peu fort.

Au fond on y voit les enceintes de barbelés de l'entrée du camp, les containers qui s'empilent et la jungle de tentes que l'on devine au pied de la montagne qui dégueule ce village venu des quatre coins du monde. Tous sont en tenue de foot, certains ont même acheté des chaussures juste pour l'occasion.

Quand je vois le premier match, la pression monte, ils jouent vraiment bien. Même si nous sommes là juste pour le jeu, j'ai quand même envie de faire une bonne prestation avec l'équipe.

L'arbitre se prend très au sérieux. Il n'hésite pas à siffler les joueurs pour les ramener à l'ordre en les punissant d'une invective verbale. Il n'hésite pas à en sortir certains du terrain. C'est drôle. Nous rions.

L'ambiance est là. En fond on entend crier, encourager, chanter. Nous sommes tous les mêmes, il n'y a plus de demandeurs d'asile, d'avocats, de nationalités. Il y a seulement des hommes, des femmes qui partagent un moment simple et convivial.

Un stade qui laissera comme trace des sourires, des rires sur des visages qui jusqu'alors étrangers ont appris à s'apprivoiser. Le camp, ses conditions et son quotidien s'effacèrent le temps du mirage des jeux de jambes.



15.

Ineffaçable misère.

Un événement nous rappela vite à la miséreuse réalité qui colle à la peau comme une cicatrice que le temps n'effacera pas. Soudainement des cris surpassèrent les encouragements joyeux du public. Devant l'entrée barbelée éclatait un différent d'argent entre deux migrants. Les personnes autour les retenaient de se battre. L'un prit une pierre pour la jeter sur l'autre en criant « je vais te tuer ». Il s'en est fallu de peu pour que la pierre jetée ne blesse quelqu'un sérieusement.

C'était une question d'argent. De l'argent, chaque demandeur d'asile en reçoit. 87 euros par mois, mais à cela il faut retirer les 2,50 de commission, puis le fait qu'on ne peut pas retirer 87 euros au distributeur.

Qui, même en Grèce, est capable de vivre décentement avec aussi peu ?

J'ai souffert de voir cette scène. De voir ceux à qui l'on a pris le droit de vivre dans un pays sans craindre des persécutions, de voir ceux à qui l'on inflige la privation de droits humains par des conditions intolérables, prendre la violence de l'inhumanité de leur traitement.

Cette scène de misère, nos dirigeants ne l'ont jamais vu, ils y sont indifférents car ils en sont ignorants. Ils ne connaissent la misère que par les statistiques. De là-haut on envoie les pierres. Ici-bas, on les reçoit.

16. **Amour interdit.**

Ce jeudi, comme une fois chaque mois, l'association organise une rencontre entre les lesbiennes, les gays, les bisexuels et les transgenres pour leur offrir un moment de sécurité entre eux en dehors du camp. C'est d'habitude un moment léger, où l'on discute sur un fond de musique qui entraîne ensuite les premiers pas de danse.

Ce soir, c'est plus calme. Une dizaine sont venus se rassembler. Plusieurs nationalités d'Afrique sont présentes. Dans certains pays l'homosexualité est vue comme une maladie, comme l'incarnation du mal, dans d'autres punie d'amende et de peine de prison, et pour certains, comme un crime sanctionné par la mort de celui qui a eu tort de « mal » aimer.

Tout le monde est en cercle, prend un papier pour marquer son nom et se le scotcher au tee-shirt. Nous nous présentons tour à tour et petit à petit les regards timides laissent place aux langues qui se délient.

Pour ceux qui sont venus, être homosexuel, l'assumer publiquement, en parler c'était déjà difficile dans leur pays, mais cette discrimination ils la vivent aussi au camp. « Le problème c'est que ce sont les mêmes personnes qu'au pays qui sont là avec nous » dit très justement l'un des participants. S'ils ne craignent plus d'être punis par l'état, la pression culturelle reste forte au camp...

Cette soirée c'est un refuge de liberté pour leur parole, pour se sentir écouté, compris par une oreille semblable qui pourra enfin entendre le son qu'elle reçoit. Certains trouvent le courage de parler, d'échanger, d'autres ont su montrer leur force en venant simplement assister à la rencontre. Ce soir le local est devenu une bouffée d'air pour cet amour sans genre qui s'étouffe encore entre la peur et les discriminations subies.

En repartant, ils ont choisi d'échanger leurs numéros pour se voir, aller à la plage, boire des verres où simplement pour échanger et se soutenir. En repartant, ils n'étaient plus seuls dans leur différence.

C'était une belle victoire pour eux, pour nous. Cette saveur n'était pas sans importance.

17.

Retour à l'école.

Cela faisait longtemps que j'avais abandonné les bancs de l'école. L'âge sonne inévitablement la fin de la récré. Je ne m'attendais pas à faire une rentrée de classe. J'avais oublié mon cartable, mais pour une fois j'arrivais dans la salle avant la sonnerie. En réalité pas de sonnerie, pas de retard, juste une porte à ouvrir pour découvrir un cours particulier.

En poussant la porte, un jeune homme au teint de bronze me montra du doigt la seule chaise libre qu'il restait en me souriant. La seule place était au fond de la salle pleine de ces écoliers sans école. Je m'installais en prenant soin de me faire invisible pour ne pas déranger.

Des rideaux mal découpés, une tringle de travers, un faux plafond avec des carrés manquants, deux ventilateurs qui peinent à battre le vent chaud d'une classe surchargée, faisaient face aux professeurs de fortune.

En jetant le regard à travers la chaleur humide je n'ai trouvé aucun ami à distraire. Malgré la température pesante sur l'attention tous étaient attentifs. Certains prenaient des notes sur des cahiers, comme si une prochaine interrogation, un contrôle, étaient à venir.

Mais leurs seules interrogations concernaient leur avenir. Les seuls contrôles seraient ceux des autorités d'asile à venir.

Ces cours dispensés le mardi et le jeudi, c'était la seule occasion de réviser, d'accéder à l'information, pour une heure beaucoup trop courte. Tant pis pour ceux qui n'avaient pas eu de place dans la classe, pour ceux qui ne voyaient pas bien le tableau, pour ceux qui entendaient mal. Il n'y aura pas de ratrappage pour mieux comprendre la procédure. Ils passeront leur entretien sans avoir eu la chance d'être reçus individuellement par les associations.



L'aide juridique sur place : six avocats grecs, quatre étudiants berlinois volontaires et l'équipe d'Avocats Sans Frontières France composé de cinq à sept avocats et volontaires. Moins de quinze personnes pour faciliter l'accès au droit face à plus de 5 300 personnes selon les chiffres du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés « HCR » pour le mois de septembre. Face à cet océan de besoins une aide trop rare, mais précieusement indispensable.

Avant que ne sonne la fin du cours, un court instant fait place aux questions. La salle fleurit de mains et de doigts levés nourris d'interrogations. Mais le temps manque et beaucoup resteront sur leur satiéte à défaut de réponse.

18. Eau bénie.

Après avoir passé une heure dans ce four préchauffé par les vieux ventilos j'ai le gosier qui s'assèche. Je vais prendre de l'eau tant la fièvre du soleil est forte. C'est alors qu'un client m'interpelle « Regarde, on ne nous distribue qu'une bouteille de 1,5 litres par jour, et encore il faut faire la queue très tôt le matin souvent il n'y en a plus. On nous coupe l'eau et on est obligé d'aller puiser ici ».

Ils appellent ça la rivière, la source. Une en bas et une en haut. En regardant les photos, je trouve plutôt que ça ressemble à un trou donnant sur une eau de dégoûts, mal apurée ou pas épurée. On y voit des personnes qui puisent leur eau.

Devant ces sources de jouvences, les panneaux montrent un sigle d'interdiction de boire, une tête de mort.

Ces panneaux ont été placé par Médecins Sans Frontières après avoir réalisés des tests de qualité...

S'assécher par manque vital ou s'hydrater d'une nappe imbuvable voici ce que l'on impose par la fourniture insuffisante du bien commun de l'humanité pourtant essentiel à la vie. Ici, on laisse des gens puiser le poison sans que cela ne ramène quiconque à la raison.

Un environnement rendu saint par une eau bénie.



19.

Vies croisées.

Demain, c'est un jour important pour sa vie. Aura-t-il le droit de vivre en Grèce ou sera-t-il contraint de repartir sur d'autres routes en vue de trouver un pays qui l'accepte ? Ces questions qui traversent sa tête, ce sont invitées dans la mienne. C'est notre deuxième et dernier entretien avant que demain il passe son « grand interview ». En tout et pour tout, nous nous sommes vus à peine 5 heures.

En ce court instant il m'a confié sa vie, les raisons qui l'ont poussé à fuir, son regard, ses silences, ses larmes sans détour.

L'association l'a informé sur ses droits, préparé aux questions, à mieux reformuler ses phrases, mais aussi fait des recherches pour renforcer son dossier.

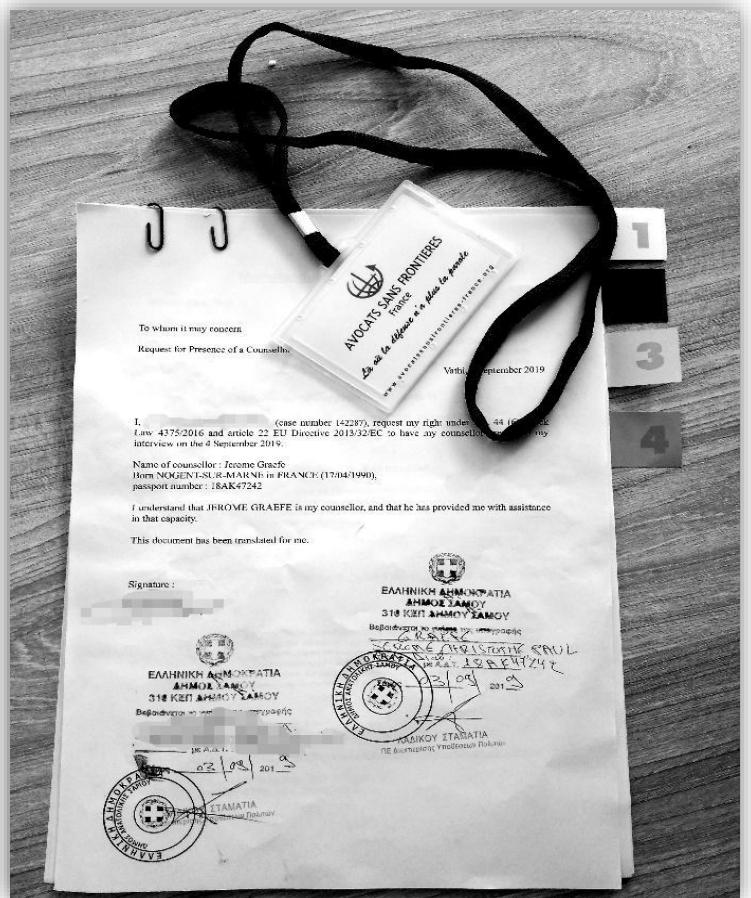
C'est la fin de notre rendez-vous, demain le grand jour pour lui pas pour moi.

Pour moi rien ne changera. Je retrouverais mes amis, les bars, les sorties, les expos, le ciné, mon boulot, la douceur de ma vie. Drôle de parallèle entre cette vie et la sienne.

Cette vie de sous-homme en détention, emprisonné entre un passé douloureux, un présent insupportable, et l'espoir de son futur qu'on lui refuse.

Il est 13h45. Nous nous retrouvons sur le terrain devant l'entrée du camp. Il est assis à l'ombre avec un « frère ». En face de nous, quand le regard descend la montagne parsemée d'oliviers, d'arbustes et de caillasses, à la base, la pente vomit les tentes et les containers que les hauts grillages et les barbelés peinent à contenir...

Après avoir passé un premier contrôle lors de l'entrée, nous devons monter au poste de police là-haut avant d'aller au Bureau européen d'appui en matière d'asile.



A chaque pas la chaleur fait perler une goutte de sueur lors de la montée. Des maisons de bric et de broc, cartons, plastiques, palettes, s'entrelacent avec les bâches estampillées « HCR » et les tentes deux secondes.

Entre ces habitations, on voit les déchets et les rats qui courrent. Au croisement une dizaine de toilettes de chantiers sont posées là, semble-t-il par hasard, pour servir sommairement de sanitaires. Les personnes vont et viennent, chassent et se croisent, dans un fourmillant trafic telles des milliers de cigales de misère.

En entrant au poste, un policier trop terni par le temps passé ici, ouvre un registre prenant la poussière pour y gribouiller mon nom. Quand il note que je viens de France, il me parle de ses dernières vacances avec sa femme à Paris. Nous échangeons des banalités sur la beauté de la ville lumière ici à l'ombre des feux de la rampe. Ici, au milieu des oubliés de l'Europe.

Nous arrivons devant les services qui font passer l'entretien. Encore une grille, un contrôle. Les mains de Djanny se cramponnent au grillage comme pour s'accrocher dans leur désespoir à demain qui brille lointainement. Son nom est sur la liste. Nous patientons, dehors assis sur ces chaises sous 36°C. Nous nous répétons les questions, les détails importants.

Ses yeux clignent de fatigue, shootés par les médicaments qu'on lui donne pour dormir. Beaucoup ne trouvent plus le sommeil dans ce cauchemar éveillé. Dans l'attente, la lourde chaleur pèse sur ses paupières. Il somnole, avachi sur cette chaise, par le poids du quotidien.

A côté de lui, un autre client, Junior gît sur le banc. Il tousse régulièrement saigne du nez et crache du sang. Il doit se rendre à son interview, nous lui avons conseillé de repousser. Il porte le même tee-shirt depuis des jours, sali par la poussière et le sang séché. Sans doute son seul tee-shirt.

Après plus de trois quart d'heure à lézarder, vient notre tour. Nous montons dans le préfabriqué. Murs gris, bureau gris, éclairage blanc, quatre bureaux open space séparés par un paravent trônen dans la salle, avec le même photocopieur, la même tasse à crayons, la même chaise, le même ordinateur. L'endroit est aseptisé de toute sensibilité.

La voie douce de la personne chargée de l'entretien questionne avec une calme apathie. Elle lui demanda de mettre un masque pour éviter tout risque de contamination car il semblerait qu'il ait la tuberculose. Vision dégradante, lui avec son masque, la peste venue demander l'aumône pour avoir le droit de vivre.

Quelques minutes après avoir débuté, Djanny s'est effondré en sanglot dans cette pièce si vide. Les questions sur sa famille lui faisaient trop mal. Lui qui les avait tous perdus, ces souvenirs étaient trop durs. Près de trois heures de questions se sont succédées, méthodiquement ponctuées par des pauses pour reprendre le souffle pénible de l'histoire de sa vie.

Plusieurs fois son regard cherchant des forces, du soutien, s'est tourné vers moi. En silence mes yeux épaulaient les siens pour leur dire « Je suis là, à côté, avec toi, ne lâche pas ». Le temps s'étant écoulé, la suite est remise à plus tard.

Nous sortons ensemble, il me raccompagne aux portes. Nous redescendons ce camp aux allures de prison. A l'horizon les rayons du soleil couchant habillent la mer et la ville en contrebas. Il me dit « merci pour tout, on va faire une bonne préparation pour le prochain entretien » en caressant une demi-seconde l'idée d'une autre vie. Cette demi seconde d'espérance sur son visage, je la garderai en moi pour la partager à d'autres.

Nous avons regardé le match de foot ensemble quelques minutes. J'ai tourné le dos, et les yeux mouillés, le cœur serré, je suis reparti dans le confort de ma vie. Il est parti au camp. Je ne sais pas ce qu'il deviendra.



20. **Témoin révolté.**

C'est aujourd'hui le dernier jour d'une expérience d'un mois. Un mois à Samos qui a levé le voile sur le traitement des exilés aux portes de l'Europe. Une détention insulaire dans des conditions particulièrement affligeantes concernant le respect des droits humains les plus fondamentaux.

Un manque d'accès au droit et à l'avocat évidents, ayant pour conséquence de priver la plupart des individus d'un accès effectif à la justice.

De nombreux obstacles majeurs dans la procédure d'asile sont constatés parmi lesquels des problèmes structurels systémiques, des carences des moyens administratifs, des difficultés d'accès à l'aide judiciaire, un dépassement des délais de procédures.

Une surpopulation qui augmente le climat d'insécurité et de violence au sein du camp mais aussi crée des tensions avec la population de l'île. A cela il faut ajouter les grandes difficultés d'accès aux soins et à un environnement sain entravant les besoins élémentaires de milliers de personnes.

Un mois insupportable au regard de l'accès à la justice et du respect des droits humains. Une situation connue et assumée de l'Union Européenne.

Quelques mots comme témoins pour briser le silence.

Quelques phrases pour rendre un peu de respect à ceux que l'on ne traite pas avec la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine.

Une chronique pour dire la violence de ce mépris honteux qui révolte la conscience.

Des étrangers, pas des hommes : un aller à Samos.

21.

Entrevue.

Entrevue avec Domitille Nicolet, responsable du projet Avocats Sans Frontières à Samos.

Comment t'es venue l'envie de monter le projet Avocats Sans Frontières à Samos ?

Après mon expérience passée l'année dernière sur l'île de Lesbos (Grèce) avec la merveilleuse et inspirante ONG "Legal centre Lesbos" qui propose du soutien et de l'accompagnement juridique pour les très nombreux demandeurs d'asile parqués là-bas.

J'ai trouvé remarquable ce mouvement de solidarité internationale, rassemblant des juristes et avocats du monde entier en faveur d'une même cause : l'accès inconditionnel à l'information et aux droits des personnes. Je suis rentrée avec un sentiment évident qu'il fallait continuer de développer ce type d'action.

Ainsi, après m'être rendue sur l'île de Chios dans le cadre d'un procès impliquant 35 migrants d'origine africaine pour la grande majorité, tout paraissait clair et la question par laquelle tout allait commencer évidente : quid de l'aide juridique dans les autres hotspots (Samos, Chios, Leros, Kos) ?

Après de nombreuses recherches, conversations avec des membres d'ONG, avocats etc. Samos était l'île qui semblait avoir été « oubliée » et notamment au regard du nombre d'avocats présents pour accompagner les milliers de demandeurs d'asile présents sur place.

Je m'y suis donc rendue en juin 2018 avec ma chère partenaire et soutien depuis le début, Ingrid. Nos inquiétudes ont alors été confirmées en 3 jours sur place. L'aide juridique était plus que lacunaire, les besoins immenses. Tout était à construire alors.

Comment se passe une journée classique au Legal Center de Samos ?

Classique ? Cela n'existe pas vraiment ! Nous sommes dans un magnifique contexte où le décalage entre la théorie et la pratique prend tout son sens.

Ainsi, une journée « classique » devrait se caractériser par le fait que l'équipe a programmé en amont des rendez-vous en moyenne d'une heure de 10h à 17h mais en réalité entre les personnes qui ne viennent pas au rendez-vous, ceux qui viennent nous montrer leur document en personne sans rendez-vous et qui nous promettent que cela prendra « 2 minutes », les urgences liées à des arrestations de personnes, des demandes d'asile rejetées, des fermetures du camp etc. Le mot d'ordre sur place devient alors flexibilité !

Malgré ces risques de bouleversement inévitables et incontrôlables, nous sommes très pédagogues avec les personnes en leur expliquant que nos besoins d'organisation sont pour leur intérêt (il est toujours préférable de parler dans une salle fermée pour assurer de la confidentialité qu'entre deux portes entourées de 5 personnes).

Par ailleurs nous avons des rendez-vous par semaine récurrents : réunion d'équipe les lundi et vendredi matin, informations juridiques délivrées pour les femmes tous les vendredi après-midi dans un centre dédié pour elles etc.

Flexibilité rime ainsi avec organisation souhaitée, sans contradiction aucune !

Combien de cas avec vous traité depuis le début du projet ?

A ce jour (27 août 2019) depuis le mois de janvier près de 550 personnes ont été reçues.

Si tu devais en sélectionner un, ton meilleur souvenir depuis le début de cette aventure ?

Franchement ? J'en ai beaucoup trop pour en sélectionner un. Toutes les magnifiques rencontres avec les personnes sur place, je me sens tellement honorée et privilégiée de pouvoir échanger et apprendre de « l'autre » quel qu'il soit et d'où il vient.

Néanmoins ce que je ressens et note tous les jours c'est cette joie de nous voir tous ensemble réunis autour d'une même évidence : les droits de l'Homme ne sont pas qu'un concept intellectuel et juridique abstrait, tous les volontaires (interprètes, avocats) du legal centre font vivre et matérialise leur existence au quotidien. Je ne dis pas qu'on révolutionne le "monde" ici loin de là, mais à notre échelle, on participe à un mouvement qui indique à la fois notre indignation mais également notre solidarité.



De gauche à droite :

Mathilde Albert juriste, Fotini Pavlopoulo et Alexandra Batsila avocates grecques, Domitille Nicolet coordinatrice du projet Avocats Sans Frontières France à Samos.

ARTICLE PREMIER DÉCLARATION UNIVERSELLE DES DROITS DE L'HOMME :

« TOUS LES ÊTRES HUMAINS NAISSENT LIBRES ET ÉGAUX EN DIGNITÉ ET EN DROITS. ILS SONT DOUÉS DE RAISON ET DE CONSCIENCE ET DOIVENT AGIR LES UNS ENVERS LES AUTRES DANS UN ESPRIT DE FRATERNITÉ. »



**DES ÉTRANGERS PAS DES HOMMES :
UN ALLER À SAMOS.**